

Comme le signale l'A. lui-même, son livre contient des contributions qui «exposent l'état d'une pensée» qu'il a «progressivement développée durant près de vingt-cinq ans de recherches sur la période des origines du christianisme dans son expression la plus large» (p. 10). Même si nous avons tenté dans les paragraphes qui précèdent de dégager, de manière synthétique et cohérente, les axes majeurs de cette recherche et des résultats auxquels elle est parvenue, la lecture des articles, au fil des pages, manifeste une intelligence toujours en questionnement et qui évite avec sagacité les conclusions trop tranchées. Sur la question de la distinction/ partition/ séparation/ rupture entre judaïsme et christianisme, la pensée de l'A. a considérablement évolué: certains passages du livre reflètent l'ancien paradigme (séparation précoce vers le milieu du II^e siècle), d'autres relèvent clairement du nouveau paradigme (distinction plus que séparation, pas de phénomène général mais une multiplicité de situations selon les lieux, les époques et les types de judaïsme, tournant principal situé plutôt au IV^e ou au V^e siècle). Depuis 2012, l'A. a également proposé une vision nouvelle du judaïsme après 70, qui a contribué à mieux faire connaître un acteur jusqu'alors négligé voire ignoré par les historiens: le judaïsme sacerdotal et synagogal⁶. Certains des articles intégrés dans l'ouvrage ont été retouchés pour intégrer ce nouveau paramètre, susceptible de modifier en profondeur les scénarios habituels des premiers siècles de l'histoire chrétienne⁷. On ne peut qu'encourager l'A. à continuer ses travaux dans cette direction et le remercier pour l'ampleur de la tâche déjà accomplie.

José COSTA

Mauro ZONTA, Pierpaolo GREZZI (éd.). — *Terminologia filosofica tra Oriente e Occidente*, Rome, Leo S. Olschki, 2018, 179 pages («Lessico intellettuale europeo», 126).

Le volume réunit les résultats d'une journée internationale d'études consacrée au thème de la *Terminologie philosophique entre Orient et Occident*, organisée par le

synagogal: voir «Du *Verus Propheta* chrétien (ébionite?) au "sceau des prophètes" musulman», in F. DEL RÍO SÁNCHEZ (éd.), *Jewish Christianity and the Origins of Islam*, Turnhout, 2018, p. 74.

6. La présentation la plus complète du judaïsme sacerdotal et synagogal par l'A. se trouve dans «Le "judaïsme sacerdotal et synagogal" en Palestine et en Diaspora entre le II^e et le VI^e siècle: propositions pour un nouveau concept», in *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris, 2015, p. 113-147. Voir aussi J. COSTA, «Qu'est-ce que le "judaïsme synagogal" ?», *Judaïsme ancien/Ancient Judaism*, 3, 2015, p. 63-218.

7. Voir par exemple les pages 211 et 282 du livre. Voir aussi J. COSTA, «Judaïsme synagogal et christianisme», in M. A. VANNIER (éd.), *Judaïsme et christianisme chez les Pères*, Turnhout, 2015, p. 107-145. Selon l'A., la perspective universaliste des Actes des apôtres est typique du judaïsme de la diaspora romaine (p. 100). Il en est de même de l'universalisme de Paul, originaire d'Anatolie où, contrairement à l'Égypte, les relations entre les Grecs et les Juifs sont bonnes (p. 442-443, 462-463, 465). Quant à la littérature pseudo-clémentine, elle montre qu'au IV^e siècle la «rupture/séparation (...) n'est pas encore consommée: le christianisme est encore dans le judaïsme, mais d'un judaïsme évidemment non rabbinique qui subsiste encore et qui est teinté de christianisme ou plutôt de messianisme» (p. 237). L'A. dirait aujourd'hui que la diaspora romaine, Paul ou le judaïsme «messianique» qui sert de contexte à la littérature pseudo-clémentine relèvent du judaïsme sacerdotal et synagogal.

regretté professeur Mauro Zonta dans le sillon de ses recherches sur la lexicographie philosophique¹, qui s'est déroulée au Département de philosophie de l'Université de Rome, La Sapienza, le 4 novembre 2015.

Le fil conducteur qui relie les contributions réunies dans le livre résulte d'une hypothèse de travail faisant valoir la continuité de la terminologie philosophique, entre le VI^e et le XI^e siècle de notre ère, qui met en relation des cultures et des traditions philosophiques apparemment très éloignées les unes des autres. Ainsi, selon les souhaits de Mauro Zonta, le volume se situe au carrefour entre l'histoire de la philosophie et la philosophie du langage; n'étant pas une œuvre de synthèse, il cherche à fournir des éléments utiles à suivre la circulation des concepts philosophiques dans des traditions différentes, allant de l'Europe occidentale à l'Inde, entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge, et à mener une comparaison terminologique, philosophique et linguistique entre des données relevant de domaines de recherche historique et linguistique divers, c'est-à-dire d'enquêtes portant sur des textes en arabe, en grec, en syriaque, en arménien classique, en sanscrit et en hébreu médiéval. Selon cette perspective, il n'est nullement déroutant que les approches par lesquelles les contributions abordent le sujet ne soient pas homogènes: certaines attirant l'attention sur les différences lexicales dans la réception d'un texte donné, d'autres étudiant la manière de rendre un ensemble de concepts chez un groupe d'auteurs dans un contexte chronologique précis ou suivant, du point de vue de l'évolution chronologique et de l'extension des nuances sémantiques, l'emploi d'un terme dans une langue donnée; certaines adoptant une perspective principalement philologique, d'autres préférant le plan de la linguistique ou encore se concentrant essentiellement sur les aspects philosophiques des questions dont un langage technique donné est le véhicule. L'effort d'interprétation des données d'analyse, dans une perspective élargie dépassant le constat décrivant un ou plusieurs aspects d'une tradition linguistique donnée, ne caractérise pas la totalité des contributions. Cela n'amointrit nullement l'intérêt ni la qualité des essais. Le résultat d'ensemble met en évidence la complexité du champ de recherche visant la terminologie philosophique, la multiplicité des plans d'analyse et des outils méthodologiques à l'œuvre, liée en partie aux objets textuels divers, et la richesse des issues possibles: à la fois pour l'histoire des textes, des doctrines et des concepts, et l'histoire et la philosophie du langage.

En ce qui concerne l'histoire de la terminologie philosophique arabe, Carmela Baffioni a pris en compte le cas de la transmission du *De interpretatione* et de l'*Isagoge* de Porphyre en arabe, en étudiant les spécificités terminologiques d'une traduction arabe contenue dans le manuscrit de la bibliothèque Ambrosiana de Milan (Ambrosiano arabo & 105 sup.), qui s'écarte de la version arabe classique de Ishaq ibn Hunayn (ob. 910). L'auteur parcourt l'histoire textuelle des traductions et établit, sur la base de la collation entre les manuscrits et d'une analyse philologique rigoureuse, les relations entre les textes qui constituent cette tradition complexe, en passant aussi par l'analyse des spécificités terminologiques de ces sources et la mise en perspective de leurs implications sur le plan de l'histoire du texte, de l'évolution de la terminologie philosophique et des techniques de traduction. L'édition de la

1. On renvoie à la liste complète des publications de Mauro Zonta rédigée par M. Perani, «Curriculum vitae, cursus studiorum e pubblicazioni e poema in morte di Mauro Zonta», *Materia giudaica* 13, 2018, p. 9-41.

traduction arabe du *De interpretatione* conservée dans le manuscrit de l'Ambrosiana, comparée avec la traduction de Ḥunayn, se trouve en appendice à l'article.

Silvia Fazzo discute des aspects de la relation entre langue naturelle, expression des concepts, réflexion philosophique et évolution de la terminologie dans le sillon des transferts linguistiques et culturels, en examinant le cas significatif – et épineux – du concept d'«étant» et de la transmission de la *Métaphysique* d'Aristote. L'hypothèse de travail qui fonde l'analyse propose d'interpréter l'«étant» chez Aristote, dans son discours sur les façons de dire l'«étant», comme copule et considère la «réflexion sur l'étant chez Aristote comme une théorie pré-grammaticale ou quasi-grammaticale de la fonction de la copule dans la prédication et dans la construction logique d'une réflexion sur l'être et sur l'exister» (p. 51). Cette hypothèse s'articule sur la question de la mesure dans laquelle cela a pu inclure une réflexion globale sur la réalité et sur l'existence, et tâche de considérer si et dans quelle mesure le passage à travers la tradition arabe a eu un rôle déterminant dans l'évolution subie par la théorie de l'«étant». Dans ce but, l'auteur discute des interprétations et des moyens linguistiques qui ont été adoptés, dans les traductions et dans les œuvres et les commentaires des protagonistes de la transmission – notamment les traducteurs du cercle d'al-Kindī, Al-Fārābī (*Kitāb al-ḥurūf*) et Averroès (Épitomé et Grand Commentaire à la *Métaphysique*) –, pour rendre les formes grecques dérivées du verbe être (étant, être, existence, substance, essence) qui apparaissent dans le discours d'Aristote et dans son analyse de l'«étant».

Les traductions du grec au syriaque – ou plus précisément les traductions syriaques de termes grecs ainsi que des termes philosophiques employés dans des textes syriaques originaux mais qui sont en tout et pour tout des équivalents des vocables grecs – font l'objet de la contribution d'Henri Hugonnard-Roche. L'auteur y analyse deux cas bien différents. Le premier concerne une lettre envoyée par l'évêque Sévère Sebokht à un certain Atilaha, évêque de Ninive, au VII^e siècle, où l'auteur traite de logique; il instruit son destinataire sur la signification de certains termes techniques touchant cet art, en renvoyant au contexte précis et élaboré de la théorie aristotélicienne des propositions, et il lui apprend aussi, par conséquent, l'usage de ces termes techniques en syriaque. Si cela – pourrait-on remarquer – représente une démarche et une difficulté propres à la compréhension et à l'usage de la terminologie spécifique de toute discipline, il est intéressant d'observer le processus par lequel les termes et les expressions deviennent pleinement intelligibles et utilisables dans une langue autre que celle de départ – c'est-à-dire la mise en contexte et l'explication de leur signification particulière –, comme élément crucial dans l'élaboration et l'acquisition d'un lexique, dans les transferts linguistiques. Henri Hugonnard-Roche insiste sur l'importance, dans cet exemple particulier, que revêt la connaissance du contexte conceptuel d'utilisation des termes et des expressions dans la compréhension exacte du sens véhiculé par les expressions – syriaques – choisies pour rendre les termes et les expressions en question. Les exemples tirés d'un champ «beaucoup moins bien structuré linguistiquement» (p. 76), celui de la noétique, montrent l'incertitude des auteurs et des traducteurs syriaques du VI^e siècle face à l'emploi des termes désignant les facultés de l'âme et leurs corrélats corporels (la raison, le raisonnement, la connaissance, l'intellect). Si certains termes sont assez stables, d'autres sont insérés dans un réseau de significations dont les relations sont imprécises, même chez les auteurs anciens dont les textes représentent la tradition conceptuelle où s'enracine ce lexique, ce qui rend la codification des termes fluctuante.

L'étude de Paola Pontani est centrée sur le processus de codification linguistique d'un contenu conceptuel et sur l'évolution sémantique d'un terme, en prenant en compte les vocables qui rendent le concept de «nature» (*bnut'iwn*) dans l'arménien classique, par rapport au terme grec (φύσις). Le terrain de comparaison est celui de l'origine étymologique des mots et de leur acception originale, qui montre à quel point la perspective des deux langues, face au concept de «nature», est différente. D'une part, à propos de φύσις (dont la racine indo-européenne signifie bourgeonner, pousser), il est souligné le composant dynamique du mot et le processus de croissance auquel il renvoie, de son origine à sa réalisation, c'est-à-dire à partir du «croître» jusqu'aux éléments internes ou extérieurs qui réalisent quelque chose pour ce qu'elle est en la distinguant d'autre chose, et au caractère fondamental de quelque chose. Le terme arménien *bnut'iwn*, d'autre part, dérive d'un emprunt au persan désignant la base, l'origine, le fondement. La nature, donc, signifie quelque chose qui est fondamental, original, ou la qualité de ce qui est original. Le constat de la correspondance terminologique entre le grec et l'arménien, montrant l'étendue sémantique et le contexte de l'emploi du terme, est documenté sur la base de la traduction arménienne de la Bible et de son utilisation dans des œuvres originales d'auteurs du IV^e et du V^e siècle (notamment l'*Histoire des Arméniens* d'Agathange, V^e s., et la *Réfutation des Sectes* d'Ezrik, IV^e-V^e s.). Une «coïncidence imparfaite» (p. 103) entre les deux termes qui, tout en partant de deux orientations différentes, étaient susceptibles d'exprimer l'idée de ce qui est inné, propre, présentant un caractère fondamental et qui, dans les deux langues, sont devenus des équivalents.

Dans la contribution de Francesco Sfera, le lexique occupe la place de signifiant par lequel s'exprime la réflexion philosophique, en sanscrit, autour des procédés logiques et épistémologiques, des concepts-clés de l'épistémologie traditionnelle indienne et de son langage; l'article vise cette réflexion et il parcourt les grandes lignes d'un débat conceptuel qui a trouvé place dans une littérature remarquable, rédigée entre le II^e et le XIV^e siècle. En particulier, l'auteur se concentre sur deux catégories fondant le processus de connaissance, celles de «moyen de connaissance correcte» (*pramāṇa*) et de «connaissance certaine» (*pramā*), dont il tâche de caractériser l'emploi, les définitions et l'interprétation dans les textes et, par conséquent, dans les traditions philosophiques indiennes. La traduction italienne du commentaire de Vātsyāyana (Pakṣilasvāmin, deuxième moitié du V^e s.) aux trois premiers énoncés des *Nyāyasūtra* (*Les aphorismes du nyaya*) – œuvre fondamentale du système philosophique nyāya attribuée à Akṣapāda (connu aussi sous le nom de Gotama ou Gautama ; IV^e s.) –, sur les moyens de la connaissance certaine et les objets connaissables, figure en appendice à l'article.

Le texte de Mauro Zonta, qui clôt le volume, examine la terminologie philosophique hébraïque médiévale, du point de vue de sa constitution et de son développement, en tâchant de dégager les caractéristiques des relations de dépendance et d'influence qui relie celle-ci et les langues de culture arabe, d'un côté, et latine de l'autre. Le fondement méthodologique de cette approche est le constat de l'importance cruciale de la traduction, lieu privilégié du transfert conceptuel, doctrinal et linguistique, pour l'histoire du vocabulaire philosophique hébraïque. Par conséquent, l'étude historico-critique et comparative de la terminologie est cruciale pour en tracer l'évolution et également pour fonder la compréhension et l'interprétation des

données conceptuelles. Dans la contribution, un tableau synoptique présente, sur la base d'une sélection de vocables circonscrite mais très représentative², les choix terminologiques contenus dans des dictionnaires et glossaires hébraïques médiévaux en parallèle avec les mots arabes et grecs auxquels ils correspondent. Il s'agit des écrits de Samuel Ibn Tibbon, de Judah ha-Cohen Ibn Maṭṭa, d'un auteur anonyme du XIII^e siècle, de Shem Tov Ibn Falaquera, et de Moïse de Salerne, ainsi que des gloses ajoutées par 'Eli Ḥabillo à sa traduction hébraïque du commentaire latin à la *Métaphysique* rédigé par Antoni Andreu (Antonius Andreas, mort vers 1320)³. La discussion qui accompagne la recension sert à détailler l'origine, l'emploi, les acceptions et les champs sémantiques des termes, dans la tradition hébraïque elle-même et en comparaison avec les antécédents arabe et grec.

Silvia DI DONATO